

THÈME 1

L'HÉRITAGE DE LA PENSÉE GRECQUE ET LATINE

► Présentation rapide du thème

La question évidemment très large de ce que nous devons à la culture antique, peut être traitée de plusieurs manières. La première serait thématique : plusieurs sujets ont été particulièrement travaillés par les grandes œuvres de l'Antiquité (le rapport de l'homme à la divinité, l'homme dans la cité, les passions). La seconde serait conceptuelle : il est loisible d'étudier quelques grandes notions comme le bonheur, la démocratie, le tragique... La question peut être traitée directement à partir des grandes œuvres elles-mêmes : telle est l'entrée choisie ici de manière à ancrer la culture dans les textes. Des textes d'inspiration philosophique d'abord : la « tradition des exercices spirituels » (cf. fiche 1) est une référence au grand spécialiste de l'antiquité Pierre Hadot que tout débutant doit lire et connaître et qui fait de cette tradition le fil directeur de son travail sur la philosophie antique, et une référence à la question centrale de la sagesse comme mode de vie (le mot spirituel ne renvoie pas spécifiquement à la religion : il qualifie en l'occurrence une activité à la fois physique, morale et intellectuelle). La notion d'exercice renvoie au travail sur soi tel qu'il est pensé par la philosophie grecque et latine puis par les modernes comme Montaigne, Descartes, ou Thoreau, jusqu'à Michel Foucault (qui parle de « techniques de soi »). La deuxième entrée propose une réflexion sur le théâtre et sur les premières tragédies grecques, car elles sont grandes pourvoyeuses de mythes.

La tradition des exercices spirituels

Les références canoniques

► 1. Les textes

- ◆ Épicuriens :
 - *Lettre à Ménécée* d'Épicure (341-270 av. J.-C.). L'hédonisme épicurien comme ascèse (« tout plaisir ne doit pas être recherché ») sur fond de matérialisme.
- ◆ Stoïciens :
 - *Lettres à Lucilius* (Lettre XXIII en particulier) de Sénèque (4 av. J.-C.-65 apr. J.-C.) ; une éthique du plaisir selon Foucault ; le stoïcien, dit Hadot, ne trouve pas le plaisir en lui-même mais dans la raison parfaite qui est « le bien véritable ».
 - *Manuel* d'Épictète (50-130). Le stoïcien, contrairement à l'épicurien, croit à un ordre divin : il s'agit de vivre en accord avec la nature, en distinguant ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas.
 - *Pensées* de Marc Aurèle (121-180). Trois *topoi* philosophiques sous le désordre apparent du texte : la discipline des désirs, des tendances et des jugements.
- ◆ Modernes :
 - *Essais*, Montaigne (et particulièrement peut-être : III, 13) : une méthode paradoxale qui s'apparente à celle du sage chinois : incorporer la mort dans notre vision de la vie.
 - « La confiance en soi » (self-reliance), 1841, *Essais*, W. Emerson : le grand texte du philosophe de la culture américaine.
 - *Walden ou la vie dans les bois* H.D. Thoreau, 1854 : la sagesse des Modernes par un écrivain américain disciple d'Emerson.

► 2. Commentaires

- ◆ Les principaux essais de Pierre Hadot :
 - *Exercices spirituels et philosophie antique* (1993). Il y a le discours philosophique et la philosophie. P. Hadot s'intéresse à la deuxième, celle qui apprend à vivre. Il relate ainsi non seulement les grands textes antiques mais d'autres textes dits « littéraires » qui visent également la formation de soi par soi.
 - *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (1995)
- ◆ Ceux de M. Foucault avec lequel P. Hadot dialogue :
 - *Histoire de la sexualité* (1976-1984) et notamment T. III, *L'Usage des plaisirs* (1984). La philosophie comme « ascèse », la notion d'esthétique de l'existence (T. II, *Le Souci de soi* : les « pratiques de soi » développées par les stoïciens).

La tradition des exercices spirituels

Analyse d'un texte-clé

Horace, *Odes*, I, 11, 7-8 ou II, 16, 25

► Présentation

Horace fut un poète latin (65-8 av. J.-C.) contemporain et ami de Virgile, connu notamment aujourd'hui pour ses *Odes* (Carmina). Composées de quatre livres – les trois premiers parurent vers 23 av. J.-C. tandis que le quatrième ne vit le jour qu'en 17 av. J.-C. –, comprenant une centaine de poèmes, les *Odes* proposent aussi une réflexion sur la fuite du temps et l'inéluctabilité de la mort. L'*Ode* I, qui contient le fameux « *carpe diem* » (conclusion du poème) est souvent mal interprétée : il faut la lire dans son contexte pour en comprendre toute la valeur ; il s'agit d'énoncer là une forme de sagesse ascétique, proche de l'épicurisme.

► Intérêt

Contrairement à ce que l'on pense, le « *carpe diem* » d'Horace n'est pas une invitation à la jouissance immédiate ; il nous invite tout à l'inverse à prendre conscience de la vanité de nos désirs mais aussi de la brièveté de la vie. Par conséquent, il nous conseille de considérer chaque instant avec gratitude et émerveillement, dans la mesure où le futur est incertain.

► Exemple d'argumentation

Qu'est-ce que l'instant présent ? Nous ne savons pas le considérer : notre vie passe et nous la dépensons vainement à attendre des jours meilleurs. Ainsi, « Le temps jaloux a fui » écrit Horace dans l'une de ces *Odes*. C'est pourquoi il nous dit : « cueille donc l'aujourd'hui (*carpe diem*) sans te fier à demain » ; cela signifie non pas qu'il faut s'abandonner aux joies immédiates mais que nous devrions vivre chaque instant comme s'il était le dernier, tant l'avenir est incertain. Tel est en effet le secret de la sagesse épicurienne.

Les exercices spirituels

Résumé de texte (type Ecrivain)

- ◆ Résumer ce texte en 250 mots. On tolère 10 % en plus ou en moins (225 au moins, 275 au plus)
- ◆ Donner un titre au résumé (les mots du titre n'entrent pas dans le décompte des mots)
- ◆ Indiquer le nombre de mots utilisés.

Il nous faut apprendre à nous réveiller et tenir éveillés, non grâce à des secours mécaniques, mais à une attente sans fin de l'aube, qui ne nous abandonne pas dans notre plus profond sommeil. Je ne sais rien de plus encourageant que l'aptitude incontestable de l'homme à élever sa vie grâce à un conscient effort. C'est quelque chose d'être apte à peindre tel tableau, ou sculpter une statue, et ce faisant rendre beaux quelques objets ; mais que plus glorieux il est de sculpter et de peindre l'atmosphère comme le milieu même que nous sondons du regard, ce que moralement il nous est loisible de faire. Avoir action sur la qualité du jour, voilà le plus élevé des arts. Tout homme a pour tâche de rendre sa vie, jusqu'en ses détails, digne de la contemplation de son heure la plus élevée et la plus sévère. Rejetterions-nous tel méchant avis qui nous est fourni, ou plutôt en userions-nous jusqu'à parfaite usure, que les oracles nous instruiraient clairement de la façon dont nous devons nous y prendre.

Je gagnai les bois parce que je voulais vivre suivant mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de la vie, et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner, non pas, quand je viendrais à mourir, découvrir que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas vivre ce qui n'était pas la vie, la vie est si chère ; plus que je ne voulais pratiquer la résignation, s'il n'était tout à fait nécessaire. Ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, en Spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie, couper un large andain et tondre ras, acculer la vie dans un coin, la réduire à sa plus simple expression, et si elle se découvrait mesquine, eh bien, alors ! En tirer l'entière, authentique mesquinerie au monde ; ou si elle était sublime, le savoir par expérience, et pouvoir en rendre un compte fidèle dans ma suivante excursion. Car pour la plupart, il me semble, les hommes se tiennent dans une étrange incertitude à son sujet, celle de savoir si elle est du diable ou de dieu, et ont *quelque peu hâtivement* conclu que c'est la principale fin de l'homme ici-bas que de « Glorifier Dieu et de s'En réjouir à jamais ».

Encore vivons-nous mesquinement, comme des fourmis ; quoique suivant la fable, il y ait longtemps que nous fûmes changés en hommes ; tels des Pygmées nous luttons contre des grues ; c'est là erreur sur erreur, rapiéçage sur rapiéçage, et c'est une infortune superflue autant qu'évitable qui fournit à notre meilleure vertu l'occasion de se manifester. Notre vie se gaspille en détail. Un honnête homme n'a guère besoin de compter plus que ses dix doigts, ou dans les cas extrêmes peut-il y ajouter ses dix doigts de pied, et mettre le reste en bloc. De la simplicité, de la simplicité, de la simplicité ! Oui, que vos affaires soient comme deux ou trois, et non cent ou mille ; au lieu d'un million comptez par demi-douzaine, et tenez vos comptes sur l'ongle du pouce. Au centre de cette mer clapoteuse qu'est la vie civilisée, tels sont les nuages et tempêtes

et sables mouvants et mille et un détails dont il faut tenir compte, que s'il ne veut sombrer et aller au fond sans toucher le port, l'homme doit vivre suivant la route estimée ; or, grand calculateur en effet doit être qui réussit. Simplifiez, simplifiez. Au lieu de trois repas par jour, s'il est nécessaire n'en prenez qu'un ; au lieu de cent plats, cinq ; et réduisez le reste en proportion. Notre vie est comme une Confédération germanique, faite de tout petits États, aux bornes à jamais flottantes, au point qu'un Allemand ne saurait vous dire comment elle est bornée à un moment quelconque. La nation elle-même, avec tous ses prétendus progrès intérieurs, lesquels soit dit en passant, sont tous extérieurs et superficiels, n'est autre qu'un établissement pesant, démesuré, encombré de meubles et se prenant le pied dans ses propres frusques, ruiné par le luxe, comme par la dépense irréflectie, par le manque de calcul et de visée respectable, à l'instar des millions de ménages que renferme le pays ; et l'unique remède pour elle comme pour eux consiste en une rigide économie, une simplicité de vie et une élévation de but rigoureuses et plus que spartiates. Elle vit trop vite. Les hommes croient essentiel que la *Nation* ait un commerce, exporte de la glace, cause par un télégraphe, et parcourt trente mille à l'heure, sans un doute, que ce soit *eux-mêmes* ou non qui le fassent ; mais que nous vivions comme des babouins ou comme des hommes, voilà qui est quelque peu incertain. Si au lieu de fabriquer des traverses, et de forger des rails, et de consacrer jours et nuits au travail, nous employons notre temps à battre sur l'enclume nos *existences* pour les rendre meilleures, qui donc construira des chemins de fer ? Et si l'on ne construit pas de chemins de fer, comment atteindrons-nous le ciel en temps ? Mais si nous restons chez nous à nous occuper de ce qui nous regarde, qui donc aura besoin de chemins de fer ? Ce n'est pas nous qui roulons en chemin de fer ? Et si l'on ne construit pas de chemins de fer ? Ce n'est pas nous qui roulons en chemin de fer ; c'est lui qui roule sur nous. Avez-vous jamais pensé à ce que sont ces dormants qui supportent le chemin de fer ? Chacun est un homme, un Irlandais ou un Yankee. C'est sur eux que les rails sont posés, ce sont eux que le sable recouvre, c'est sur eux que les wagons roulent sans secousse. Ce sont de profonds dormants je vous assure. Et peu d'années s'écoulent sans qu'on n'en couche un nouveau tas sur lequel encore on roule ; de telle sorte que si quelques-uns ont le plaisir de passer sur un rail, d'autres ont l'infortune de se voir passer dessus. Et s'il arrive qu'on passe sur un homme qui marche en son sommeil, « dormant » surnuméraire dans la mauvaise position, et qu'on le réveille, voilà qu'on arrête soudain les wagons et pousse des cris de paon, comme s'il s'agissait d'une exception. Je suis bien aise de savoir qu'il faut une équipe d'hommes par cinq milles pour maintenir les « dormants » en place et de niveau dans leurs lits tels qu'ils sont ; car c'est signe qu'ils peuvent à quelque jour se relever.

Pourquoi vivre avec cette hâte et ce gaspillage de vie ? Nous sommes décidés à être réduits par la faim avant d'avoir faim. Les hommes déclarent qu'un point fait à temps en épargne cent demain. *Du travail* ! Nous n'en avons pas qui tire à conséquence. Ce que nous avons, c'est la danse de Saint-Guy, sans possibilité, je le crains, de nous tenir la tête tranquille. M'arrivât-il seulement de donner quelques branles à la corde de la cloche paroissiale, comme pour sonner au feu, c'est-à-dire sans laisser reposer la cloche, qu'il n'y aurait guère d'homme sur sa ferme aux environs de Concord, malgré cette foule d'engagements qui

lui servirent tant de fois d'excuse ce matin, ni de gamin, ni de femme, dirai-je presque, pour ne pas tout planter là et suivre la direction du son, non point tant dans le but de sauver des flammes un bien quelconque que, faut-il confesser la vérité ?, dans celui surtout de le voir brûler, puisque brûler il doit, et que ce n'est pas nous, qu'on le sache, qui y avons mis le feu, – ou dans celui de le voir éteindre, et d'être pour quelque chose dans cette extinction, si l'ouvrage est tant soit peu bien fait : oui, s'agit-il de l'église paroissiale elle-même. À peine un homme fait-il un somme d'une demi-heure après dîner, qu'en s'éveillant il dresse la tête et demande : « Quelles nouvelles ? » comme si le reste de l'humanité s'était tenu en faction près de lui. Il en est qui donnent l'ordre de les réveiller toutes les demi-heures, certes sans autre but ; sur quoi en guise de paiement ils racontent ce qu'ils ont rêvé. Après une nuit de sommeil les nouvelles sont aussi indispensables que le premier déjeuner. « Dites-moi, je vous prie, n'importe ce qui a pu arriver de nouveau à quelqu'un, n'importe où sur ce globe ? » – puis on lit par-dessus café et roulette qu'un homme a eu les yeux désorbités ce matin sur le fleuve Wachito ; sans songer un instant qu'on vit dans la ténèbre de l'insondable grotte de Mammouth qu'est ce monde, et qu'on ne possède soi-même que le rudiment d'un œil.

Pour ma part je me passerais fort bien de poste aux lettres. Je la crois l'agent de fort peu de communications importantes. Pour être exact, je n'ai jamais reçu plus d'une ou deux lettres dans ma vie – je l'ai écrit il y a quelques années – qui valussent la dépense du timbre. La poste à deux sous est, en général, une institution grâce à laquelle on offre sérieusement à un homme pour savoir ce qu'il pense ces deux sous que si souvent on offre en toute sécurité pour rire. Et je suis sûr de n'avoir jamais lu dans un journal aucune nouvelle qui en vaille la peine. Lisons-nous qu'un homme a été volé, ou assassiné, ou tué par accident, qu'une maison a brûlé, un navire fait naufrage, un bateau à vapeur explosé, une vache a été écrasée sur le Western Railroad, un chien enragé tué, ou qu'un vol de sauterelles a fait apparition en hiver, – que point n'est besoin de lire la réédition du fait. Une fois suffit. Du moment que le principe nous est connu, qu'importe une myriade d'exemples et d'applications ? Pour le philosophe, toute nouvelle, comme on l'appelle, est commérage, et ceux qui l'éditent aussi bien que ceux qui la lisent ne sont autres que commères attablées à leur thé.

H.D. Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, 1854.

► Corrigé du résumé

Première phase de lecture

Le **thème** du texte est : la vie éveillée (thème philosophique traditionnel)

La **thèse** est la suivante : pour vivre heureux exerçons-nous à une vie simple et sachons nous attacher à l'essentiel (éloge de la vie simple)

L'**organisation** du texte est la suivante : on peut dégager deux parties en relation d'opposition (cf. « Encore » au § 3 signifiant « mais », « néanmoins »). La première partie est prescriptive : elle énonce ce qu'il convient de faire (§1) et passe par l'épisode biographique à valeur exemplaire (§2) ; la seconde est critique. Elle décrit les traits

saillants de notre comportement qui sont contraires à la sagesse : la complication de nos vies, la hâte (§4), la mobilité perpétuelle (§5). Puis l'anecdote à nouveau (sur l'utilité de la poste) clôt le versant critique (§6).

Deuxième phase de construction du résumé

La **composition** du résumé est simple : deux paragraphes suffiront pour rendre compte des deux parties.

L'**articulation logique** principale doit être rendue *a minima* par un « mais » ou un « or ». On sera attentif aux ruptures énonciatives (apparitions du *je*).

La **cohérence** d'ensemble sera assurée par la métaphore du sommeil (et de l'éveil) et par l'idée façonner sa propre vie (le vocabulaire de l'artisan et de l'artiste sont partout présents, façon de présenter la sagesse comme un art de vivre).

Troisième phase de rédaction

La vie éveillée

Sortons du sommeil et gardons l'œil ouvert. La grandeur de l'homme est dans son aptitude à tendre vers la sagesse en transformant sa manière de voir le monde et en se transformant lui-même. Il peut façonner sa propre vie : tel est le but suprême, pour faire de chaque instant //(50) le plus beau. Peu importe la méthode, il suffit d'en décider. J'ai choisi la vie dans les bois pour connaître la vraie vie. Je voulais vivre intensément et complètement, sans rien manquer et transmettre ensuite mon savoir. Nous avons abandonné un peu vite la partie en décidant de nous consacrer //(100) entièrement à Dieu. Cela dit, nous perdons notre temps à des choses insignifiantes, esclaves du besoin comme les fourmis du mythe antique. Nous nous perdons dans des milliers d'activités futiles. Vivons simplement au lieu de compliquer à plaisir notre emploi du temps et au lieu de privilégier l'accessoire. Nous courons sans cesse : il faut //(150) contribuer au progrès. Mais le vrai progrès viendrait d'une vie frugale et ordonnée. Nous ferions mieux de forger nos vies au lieu de battre le fer pour construire des rails. Le train nous écrase au lieu de nous libérer. D'où vient cette agitation perpétuelle ? Le temps, c'est de l'argent, //(200) croyons-nous. À peine a-t-on sonné la cloche, qu'on accourt aux nouvelles. À peine se réveille-t-on de la sieste qu'il nous faut savoir la dernière. La poste ne nous apporte que des nouvelles sans importance : pour ma part, je m'en passe très bien. (250)

Les exercices spirituels

Dissertation :

« Vivre l'instant présent »

► Références privilégiées

- ◆ L'épicurisme, le stoïcisme : *la Lettre à Ménécée* d'Épicure, le « carpe diem » d'Horace ; Les *Lettres à Lucilius* de Sénèque.
- ◆ Le romantisme (notamment la nostalgie) : les œuvres du peintre allemand du XIX^e siècle Caspar Friedrich (*Femme à la fenêtre*), d'Eugène Delacroix (*Frédéric Chopin*) ; Les *Méditations* de Lamartine ; *Les Rayons et les Ombres* de Victor Hugo.
- ◆ J.-J. Rousseau, la Cinquième promenade des *Rêveries du Promeneur solitaire* (1777).
- ◆ Les essais de Pierre Hadot sont tous à conseiller sur un tel sujet, notamment *N'oublie pas de vivre*, *Goethe et la tradition des exercices spirituels*, Albin Michel. Nos exemples sont largement empruntés à cet essai comme à *Exercices spirituels...*

► Analyse du sujet

- ◆ L'infinitif (« vivre ») donne à l'énoncé la valeur d'une prescription ou d'un conseil (l'infinifatif a la même valeur qu'un impératif ; à comparer au « carpe diem »). Mais pourquoi la vie au présent pourrait-elle être préférable et à quoi serait-elle préférable ?
- ◆ S'il s'agit d'une prescription, elle a à voir avec notre rapport au temps (l'instant présent). Le mot « instant » désigne cependant beaucoup plus qu'une division temporelle, fût-elle minime. L'instant désigne une certaine qualité et non simplement une certaine quantité de temps (cf. saisir l'instant)
- ◆ L'adjectif « présent » renvoie à deux notions distinctes : celles de **présence** et d'**actualité**. *L'idée de présence est plus complexe : il s'agit d'un être-là (Dasein), voire d'une apparition.*

► Problématisation

On pourrait croire que la vie au présent nous enferme dans le trivial, l'ordinaire, la platitude. On ne saurait en faire un idéal. Mais la dépréciation de l'instant présent est porteuse de souffrance ; nous avons en effet tendance à porter le fardeau du passé et à anticiper constamment les souffrances futures. L'attention peut s'offrir alors non comme une facilité mais comme une attitude philosophique et pourquoi pas une règle de conduite ? Il s'agira pour nous de comprendre comment la prise en compte du présent, qui pourrait sembler facile et spontanée, peut devenir une attitude philosophique, une forme de recherche et d'ascèse qui mène au bonheur.